

**Le courage: la marque des
femmes du monde entier**



Harith Ekneligoda / Rédaction valaisanne de Voix d'Exils

Rencontre avec une militante des droits de l'homme

A quoi ressemblerait la vie et les relations humaines si tous les terriens parlaient la même langue? C'est ce à quoi je pense souvent depuis mon arrivée en Suisse. Parce que devoir apprendre une nouvelle langue encore et encore fait de nous, à chaque fois, des nouveau-nés.

A quoi ressemble la vie en Suisse, où des personnes de toutes langues, religions, ethnies, nationalités et genres, venant de presque tous les pays du monde, vivent ensemble en tant que réfugiés?

L'intégration nous demande de nous habituer à une nouvelle vie; ce message, injecté chaque seconde dans notre cerveau, n'est facile pour aucun d'entre nous, avec nos corps déracinés. Lorsque je voyage en train de Sierre, où je vis, jusqu'à Ardon, où nous sommes nombreux à nous rendre au Centre de formation du Botza, il m'est possible de lire le visage de chaque réfugié et de comprendre son histoire.

Nous sommes une armée de réfugiés tombés de partout pour diverses raisons, qui avons laissé notre vie derrière nous et sommes venus en Suisse. Le matin, nous nous réveillons pour la nouvelle journée, prenons la route et, le soir, nous retournons aux adresses qu'ont nous a attribuées.

Entre nous, il est très naturel d'établir un contact visuel, de se dire «bonjour »ou de sourire chaleureusement. En peu de temps, nous devenons familiers avec des dizaines de personnes. Malgré les blessures à peines refermées que nous portons sur nos épaules, nous cherchons le contact.

Une lauréate du prix de la femme de courage

C'est ainsi que j'ai rencontré une femme sri-lankaise qui rendait visite en Suisse à ses deux fils. En 2017, elle a reçu

le Prix international de la femme de courage « *International Women of Courage Award* » des mains de Melania Trump, l'épouse de l'ancien Président américain Donald Trump, et de Thomas A. Shannon Jr., le sous-secrétaire d'État aux Affaires politiques.

Elle s'appelle Sandya Ekneligoda. Cette femme travaille toutes ses douleurs comme de la dentelle depuis des années, malgré tous les obstacles. Sa vie ressemble à celle de nombreuses femmes en Turquie-Kurdistan du Nord, la terre d'où je viens, qui ont perdu des proches et qui sont à leur recherche. Le mari de Sandya, Prageeth Ranjan Bandara Ekneligoda, était un caricaturiste dissident et n'a plus donné signe de vie après avoir quitté le bureau du site Lankae-News, le 24 janvier 2010.

Le lendemain, Sandya s'est rendue au poste de police avec la personne qui déposait son mari à la maison tous les soirs. Tout d'abord, on a refusé de l'entendre puis, devant son insistance, on a finalement enregistré la disparition de son mari. Des agents du Département des enquêtes criminelles sont venus l'interroger. Ces interrogatoires et enquêtes ont intensifié la suspicion autour du gouvernement sri-lankais de l'époque et du gouvernement actuel.

Lorsque le mari de Sandya a disparu, ses deux fils avait alors 15 et 12 ans. En luttant avec la force qui lui venait de ses enfants, elle a presque à elle seule changé les choses au Sri Lanka. Puis la première superpuissance mondiale l'a reconnue et lui a décerné le prix de la femme de courage.

Une détermination totale

Sans relâche, Sandya continue de rechercher son mari comme « militante combattante pour la justice » au Sri Lanka même si, jusqu'à maintenant, elle n'a trouvé aucune trace de lui et que ses deux fils ont dû se réfugier en Suisse.

Sandya fait entendre sa voix devant les tribunaux, dans des

réunions, des manifestations, malgré les menaces, le harcèlement, l'intimidation et même les violences physiques. Le 25 janvier 2016, elle a reçu une gifle de la part d'un religieux, Galagodaaththe Gnanasara Thero, au palais de justice homogama. Son agresseur a reçu une peine dissuasive ridicule de 3'000 roupies pour menace et violence et de 1'500 pour intimidation, pour un total de 30 dollars américains.

Sandya participe à chaque manifestation du « Janvier Noir » afin de lutter contre les meurtres, les disparitions en détention, la répression forcée et violente, les incendies criminels et toutes sortes de violences contre des journalistes, des travailleurs des médias et des dissidents au Sri Lanka. À l'occasion du 12ème anniversaire de la disparition de son mari, elle a fait un vœu devant la déesse hindoue Kali, se rasant les cheveux. Elle est déterminée à être une épine constante dans le flanc de ceux qui ont assassiné son mari, de ceux qui veulent la faire disparaître et de l'État qui ne rend pas la justice.

Quand elle parle de son mari, Sandya a les yeux qui sourient. Tout son corps parle : « Même s'ils disent qu'il est mort, je vis dans l'espoir qu'il est vivant. Je n'ai pas le temps de verser des larmes, sinon je vais perdre la force de continuer à chercher. Je veux que ses meurtriers soient punis mais je refuse la peine de mort ».

Madame Sandya est sri-lankaise et je suis kurde. Notre langue, notre religion, notre nationalité, notre danse, notre chant, nos traditions, nos vêtements, notre art et notre culture sont différents; mais cela ne met pas de distance entre nous car nous partageons un même esprit intellectuel et la même parole d'égalité, de liberté et de science. Afin d'améliorer la vie future, nous pouvons nous rencontrer et lutter ensemble contre les meurtriers et les pilliers du monde.

Nürten Kirmizigül

Membre de la rédaction valaisanne de Voix d'Exils